

Extrait 1

6 juillet [1942]

Nous sommes allées Denise, Nicole et moi rue de Téhéran nous faire inscrire à ce patronage. Nous avions tous le fou rire, mais c'était je crois une espèce de *exhilaration*, d'exaltation. M. Katz nous a dit : « Vous n'avez rien à faire ici ! Si j'ai un conseil à vous donner, partez. » A quoi j'ai répondu, avant même qu'il ait fin : « Nous ne voulons pas partir. » Il a dit alors : « En ce cas, il faut absolument vous occuper. »

Nous sommes munies d'un certificat assez déplaisant. Nicole ne cesse de rager, disant que c'est une concession aux Allemands. Je considère cela comme le prix à payer pour rester ici. C'est un sacrifice, car je déteste tous ces mouvements plus ou moins sionistes, qui font le jeu des Allemands sans s'en douter : et, de plus, cela va nous prendre beaucoup de temps. La vie est devenue bien étrange. »

(Berr, 2007, p.100)

Extrait 2

Jeudi 23 juillet [1942]

J'ai travaillé de deux heures à cinq heures trente hier, et de neuf à douze heures ce matin, rue de la Bienfaisance. De la paperasserie. Mais je suis presque heureuse de me plonger dans cette atroce réalité. Hier soir, en arrivant chez Nicole, et en racontant ce que j'avais entendu, j'étais *flop* ; on parle de déportation comme d'une chose banale là-bas. D'après ce que j'ai cru comprendre, il y a à Drancy des femmes et des enfants. Tous les jours il en part, déportés. Le vél d'Hiv a été vidé et tout le monde envoyé à Beaune-la-Rolande.

Ces femmes qui travaillent là sont admirables. Mme Horwilleur, Mme Katz et les autres. Elles sont éreintées, mais elles tiennent bon. Toute la journée, c'est un défilé ininterrompu de femmes qui ont perdu leurs enfants, d'hommes qui ont perdu leurs femmes, d'enfants qui ont perdu leurs parents, de personnes qui viennent demander des nouvelles d'enfants et de femmes, d'autres qui viennent proposer d'en recueillir. Des femmes pleurent. Une s'est évanouie hier. Je ne vois pas tout cela parce que je suis dans la salle à côté. Mais j'en saisis des bribes.

Hier soir, il est arrivé un train entier d'enfants de Bordeaux et de Belfort ; des trains, comme des colonies de vacances, mais c'est horrible.

Il y a à Drancy des femmes en chemise de nuit.

Une petite fille est venue me dire que l'on avait emmené son père et sa mère, elle n'avait plus personne.

A côté de moi, Françoise Bernheim téléphone tout le temps à des hôpitaux prendre des nouvelles d'enfants dont les parents et les frères et sœurs ont été arrêtés.

En sortant de la rue de la Bienfaisance, je suis allée voir Mme Baur, elle est charmante et pleine de jeunesse.

Vendredi 24 juillet [1942]

Matin : rue de la Bienfaisance. Beaucoup travaillé, avec Françoise Bernheim. Trié les objets que renvoyaient ces malheureux, bagues, clefs, ciseaux ; il y avait même des ciseaux de tailleur – tailleurs : peut-être un qui était parti croyant qu'on le ferait travailler dans sa spécialité. Au milieu de tous ces paquets plus ou moins mal faits se trouvait une petite boîte blanche très nette ; je ne sais pourquoi, j'ai eu l'intuition que c'était Papa. En effet, c'était son lorgnon qu'il renvoyait pour le faire réparer. »

(Berr, 2007, pp.116-118)

Extrait 3

Vendredi 21 août [1942]

Rue de la Bienfaisance. J'ai aidé Suzanne à recevoir les gens.. C'est lamentable, presque tous se sont fait prendre à la ligne. Cela, c'est la déportation immédiate. Quelle somme de souffrances pour chacune de ces personnes. Et lorsqu'on déballait les paquets renvoyés, et qu'ils voyaient les bagues, ou les montres de leur mère ou de leur père, c'était déchirant.

Tous les enfants de Beaune ont été ramenés à Drancy pour être probablement déportés. Ils jouent dans la cour, répugnants, couverts de plaies et de poux. Pauvres petits. (...)

Dimanche 23 août [1942]

Sortie, La Varenne...

La sortie était ratée. Il n'y a pas eu moyen de faire obéir les gosses.

Après le déjeuner, je leur ai raconté *Rikki-Tikki-Tavi*. Il y avait un petit cercle. Mes préférés. Herbert écoutait aussi. J'étais très *nervous* au début. Mais, à la fin, j'ai été très heureuse parce qu'un des petits, les yeux encore tout vagues, répétait machinalement : « Encore une, madame, encore une ! »

(Berr, 2007, pp.129-130)

Extrait 4

Dimanche 20 septembre [1942]

Jamais, jusqu'à présent, je n'avais eu de pressentiments. Toute la semaine, ils ont plané vaguement sur moi. Hier, j'ai su pourquoi. Hier matin, à la rue de la Bienfaisance, l'atmosphère était agitée. Il y avait beaucoup à faire. Je devais partir à onze heures et demie pour aller chercher la lettre avenue de la R.

Lorsque j'ai parlé du pneu de Papa, toutes ont dit : « Oui, nous savons (qu'on commence à déporter les Français de Drancy). » Il n'y avait que des messages demandant de toute urgence soit des certificats soit des vêtements chauds. A midi moins le quart, j'étais encore là. M. Katz est arrivé. J'avais quelque chose à lui demander, Il parlait avec sa femme. Il s'est retourné et m'a dit : « Prévenez tous les gens qui ont les leurs à Pithiviers d'apporter jusqu'à dix heures demain matin vêtements chauds, etc. » J'ai compris avec horreur, cela voulait dire « déportation en masse de Pithiviers ».

Ce matin, en partant, le concierge m'avait annoncé qu'à la suite d'un « attentat », toute la population serait punie et ne pourrait sortir aujourd'hui de trois heures à la nuit, cent seize otages ont été fusillés, et il y aura « déportations massives ».

C'était donc cela.

(Berr, 2007, pp.141-142)

Extrait 5

Samedi 3 octobre [1942]

Nicole et moi avions chacune quatre enfants à promener dans Paris de neuf heures à onze heures. Mon trajet était Palais-Royal-rue Claude-Bernard. Je leur ai montré le Louvre sur toutes ses façades. Je m'enthousiasmais moi-même. Du pont des Arts, j'ai regardé le soleil percer la brume grise, comme une promesse de joie. »

(Berr, 2007, p.151)

Extrait 6

Mardi 12 octobre [1943]

J'ai emmené cinq petits à Lamarck, les plus jolis et les plus gentils. Si les gens qui m'aident dans le métro savaient ce que sont ces enfants, les petits dont les souvenirs de train se rapportent toujours au voyage qui les a amenés ou ramenés du camps, qui vous montrent un gendarme dans la rue en disant : « C'est un comme ça qui m'a ramené de Poitiers. » « Laissez venir à moi les petits enfants, a dit le Christ.

(Berr, 2007, p.175)

Extrait 7

Le 30 juillet 1943, une rafle massive eut lieu au siège de l'UGIF dans laquelle les proches collaboratrices d'Hélène ont été prises.

Samedi 13 novembre [1943]

Plusieurs fois le téléphone a sonné, une fois pour prévenir qu'il y avait une déportation pour lundi. A ces moments-là, nous ne pouvions pas reparler, quelque chose m'empêchait de reprendre la conversation. Et pourtant, c'était un devoir, ce n'était pas la peine de la¹ faire penser à ces choses-là.

Elle a cherché dans son cahier, ce cahier qui était dans le tiroir de Mme Schwartz. Tout cela est donc une tranche de vie morte, finie. Le bureau, Mme Schwartz, ses yeux gris toujours brillants de tendresse quand elle me regardait avec un sourire indéfini. Françoise qui riait, qui entraînait et sortait avec un papier à la main. Mme Robert Lévy, toujours grande et jolie et nette avec sa bonne humeur et son optimisme, Mme Cahen qui « whinait » toujours au milieu de ses démêlés avec les coursiers, Jacques Goetschel qui entraînait vérifier le fichier, Mme Horwilleur, déjà si énervée et accablée par les tristesses, tout cela se réveille en moi, mais comme une chose qui n'a plus de voix, un *dumb show*, angoissant parce que les voix ne résonnent plus, il n'y a que les images.

Pourtant, cette catastrophe-là n'était pas un châtement, car nous ne faisons là qu'essayer de soulager les malheurs des autres, Nous savions ce qui se passait ; chaque mesure nouvelle, chaque déportation nous arrachait un morceau de souffrance de plus. On nous traitait de collaborateurs, parce que ceux qui venaient là venaient de voir arrêter un membre de leur famille, et qu'il était naturel qu'ils eussent cette réaction en nous voyant là. Office d'exploitation de la misère des autres. Oui, je comprends que les autres aient pensé cela. Du dehors, cela avait un peu cet aspect. Aller travailler là tous les matins, comme à un bureau, mais où les visiteurs étaient des personnes qui venaient savoir si un tel était arrêté ou déporté, où les fiches et les lettres que l'on classait étaient le nom de femmes, d'enfants, de vieillards, d'hommes dont le sort était si angoissant. Bureau ! cela avait quelque chose de sinistre.

Je me souviens même une ou deux fois, par la force de la routine qui me faisait prendre ce chemin tous les matins à la même heure, d'avoir un moment considéré cette vie comme une « vie de bureau », comme une chose régulière, et ordinaire, m'être « réjouie » de retrouver mes amies. Mais si cette impression était coupable (et qui ne l'aurait pas eue, puisque extérieurement, cette vie avait tout de la vie de bureau), je jure que dès que j'avais mis le pied sur la première marche, elle s'évanouissait, que j'avais pleinement conscience que la matière à laquelle j'allais toucher était de la souffrance humaine, que le savais bien que ce n'était pas une vie de bureau ordinaire, que les autres avaient tort de nous en vouloir. Je comprends très bien que l'aspect extérieur de toute cette administration ait excité le dégoût. Car la première fois que j'étais allée rue de Téhéran, au moment de l'arrestation de Papa, je me souviens de l'impression horrible que j'avais eue. Voir des hommes réunis dans un bureau, quand la matière sur laquelle ils travaillaient était la souffrance infligée volontairement, rationnellement, par les Allemands à d'autres hommes.

Pourquoi y suis-je entrée ? Pour pouvoir faire quelque chose, pour être tout près du malheur. Et au service des Internés, nous faisons ce que nous pouvions. Ceux qui nous connaissaient bien, comprenaient, et nous jugeaient avec justice.

Quant à ceux du dehors qui pensaient [que] nous nous étions mis là pour être protégés par cette fameuse carte de légitimation, si j'avais jamais pu considérer la chose sous cet angle, j'aurais refusé d'y entrer. Lorsque nous sommes entrés en juillet 42, juste après la rafle du 16, tous nos amis quittaient Paris affolés. M. Katz avait dit à Maman que si nous tenions à rester, et Dieu sait si tous nous poussaient à partir, il fallait que nous ayons une occupation, on parlait alors de ramasser les jeunes en chômage sans distinction spéciale. Lorsqu'il nous avait donné nos cartes, c'était une chose en plus, à côté, il nous avait dit : « Si quelqu'un de la Gestapo vous arrête dans la rue, vous leur montrerez cela. » Mais à ce moment la carte n'avait pas pris la valeur qu'elle a eue après (et perdue maintenant). Nous n'y pensions guère. Nous ne pensions qu'au sacrifice que cela serait pour nous d'entrer dans une association pareille. Depuis j'ai changé,

¹ Mme Crémieux

j'ai nettoyé beaucoup de choses en moi, au prix de pertes terribles. Ceux qui pensaient que nous étions là pour nous protéger, la rafle du 30 juillet leur a donné un démenti flagrant.

D'ailleurs, personne mieux que nous ne connaissait l'instabilité et l'insécurité de notre position.

(Berr, 2007, pp.224-227)

Extrait 8

Mercredi 17 novembre [1943]

Je reviens de l'hôpital des Enfants-Malades où une surveillante m'avait convoquée à cause d'un enfant. Une femme de cœur et d'intelligence voulait sauver Doudou ; je lui ai expliqué qu'il n'y avait rien à faire, qu'il était bloqué² ; ai saisi ses hésitations vis-à-vis de L'UGIF, et cela m'a fait de la peine. Je la comprends si bien ; et c'est si difficile d'expliquer aux autres ce que c'est. Officiellement, par son caractère non clandestin, c'est une monstruosité. Mais d'abord, qui se serait occupé des internés et des familles sans cela ? Et qui peut dire le bien que beaucoup de ses membres ont fait ?

(Berr, 2007, p.230)

Extrait 9

Mercredi 22 décembre [1943]

Hier soir, Maman m'a dit que les André Baur³ avaient été déportés, avec leur quatre petits enfants. Cela me hante. Ce n'est qu'une histoire de plus de ce genre. Mais on était si sûr qu'ils ne partiraient pas. Et juste au moment de Noël quand je prépare des arbres de Noël, cette fête des enfants. C'est cela qui m'a tellement fait de chagrin.

(Berr, 2007, p.250)

² Les enfants bloqués sont des enfants dont les parents ont été déportés et qui ont été confiés à l'UGIF par les Allemands. Ces enfants ne peuvent être déplacés ou adoptés. La plupart finiront par être déportés.

³ André Baur était le vice-président de l'UGIF pour la zone Nord. La famille Baur est déportée à Auschwitz par le convoi n°63 du 17 décembre 1943. Aucun n'en revient.